Lo bounan

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-205628

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L' lapin.

Un bon vieux carbonnier m'a fait printe en mémoire
D'un porion d' la Belgiqu' cheull' viell', mais drôl' d'histoire :

Un jour, eun' femm' arrive à la maison d'un porion
D'mander pou qu'il augmint' les quinzain's dé s' garchon.
L'homm', tout à ses carnets, n' liév' seul'mint pas l' figure :
Carculer, à c' temps-là, ch'tot eun' bésonn' si dure.
I s' prépare, in sournois, à rouler des gros yeux,
Tant qué l' femme pose à tierre un grand-panier d' péqueux,
Un panier à couvièp's, — vous savez c' qué j' veux dire ? —
All' lé met bin à plach', qué l' porion peche el vire...
Ch'ti-chi dit in grognant : « Vo n'infant, ch'est Charlot,
Et vous osez r'clamer pou c' pétit minguerlot ? [minte !
Vous f'rott's mieux d' bin l' norrir qué d' parler qué j' l'aug-
Laissez-min à m' n'ouvrach' ; j' sus mate ed vous intinte
Et, tout in rinchonnant, i tapot' su s' cahier,
Si fort qu'i fait tranner les couvièps du panier.
L'homm' s' radouchit sitôt... Il a compris l'affaire.
Vous vous dit's : Ch'est bin drôl ! — Mais v'là chi tout l' [mystère.
L' chef a remarqué qu' ch'étot les orell's d'un lapin
Qui f'sott'nt danser d' la sort' les couvièp's du quertin...
— « Nous verrons, nous verrons, qu'i dit à cheull' bonn' [femme,
Vo jonne homm' si chétif est courageux tout d' même. »
— « Oh ! oui, dit l' mère in m'tant el panier sens sus d'sous :
Vous l'augmint'rott's seul'mint d'eun' pauv' pièch' quarant' [sous ? »
Là-d'sus l' lapin s'in sauv', contint qu'in l' débarrasse,
Sous l' pupitr' du porion. L' chef répond, tout bénasse :
— « Bonn' femm', partez tranquill', nous pins'ron à vo fieu :
Ch' t'un infant qui l' mérit', ch'est li m' meilleur hercheu ! »

*

Voici, en un soupçon de glossaire, la signification des mots qui pourraient arrêter nos lecteurs :

Bénasse, bien aise. *Bot*, boit. *Ch' ti-chi*, celui-ci. *Ch' tot*, c'était. *Cheulle*, celle. *Connos*, connais. *Couvieppe*, couvercle. *Drot*, droit. *Durance*, résistance, durée. *Dûss*, où. *Femme* se prononce *faime*. *Gaigner*, épier. *Hercheu*, chargeur de houille au fond de la mine. *In*, on, en. *Intinte*, entendre. *Jonne*, jeune. *Loyé*, posé. *Minguerlot*, maigrelet. *Péqueux*, pêcheur. *Peuche*, puisse. *Porion*, contremaître dans les mines. *Quertin*, panier. *Queude*, coude. *Ravettier*, regarder. *Toudis*, toujours. *Tranner*, trembler. *Vire*, voir. *Vot*, voit.

LES MASQUES

Le nombre va diminuant d'année en année, des petits masques qui, les soirs de Sylvestre et de l'An, dans le tumulte de la rue où se presse la foule des promeneurs allant voir les « belles boutiques », jettent la note gaie de leurs costumes multicolores, et qui, à la barbe de la police, clémente en pareils jours, lancent aux passants assourdis les faussets stridents de leurs trompettes, la malice de leurs lazzis.

C'est à Venise, dans les étonnantes fêtes de la belle époque de cette cité, qu'il faut rechercher l'origine des masques. Nul ne pouvait alors sortir dans la rue sans masque aux jours de carnaval, ou sans voile, à moins de s'exposer aux railleries et aux mauvaises plaisanteries.

Il semble que le visage humain veuille se cacher lors de ces folies, pour être plus libre ou, peut-être, en se dissimulant, s'oublier lui-même un instant, avec les soucis quotidiens qui marquent leurs traces sur les fronts. D'autre part, la curiosité prête à l'intrigue, l'inconnu aux quiproquos.

L'origine du masque remonte aux Egyptiens ; dans les cérémonies funèbres, ils en couvraient le visage des momies.

Eschyle, chez les Grecs, les introduisit sur la scène tragique. L'ouverture de la bouche était pratiquée de façon à donner plus d'ampleur à la voix, ce qui était nécessaire dans les représentations du théâtre à ciel découvert.

Les Gallo-Romains prirent des masques pour les saturnales des calandes de janvier.

Les masques de velours et de soie, encore en usage de nos jours, les remplacèrent. On les appela « loups » parce qu'ils faisaient peur aux petits enfants.

Peu à peu, le loup s'augmenta des barbes de dentelles sous lesquelles on put lancer des traits à l'aise.

L'Italie, jusqu'au dix-huitième siècle, eut le monopole de la fabrication des masques.

Aujourd'hui, on en fabrique partout.

LO BOUNAN

Dépatsein-no, clliau fèmalle,
L'è lo momeint de budzi.
Fède bourlâ clliau z'ètalle
Po fabrequâ lè brecî.
Et pu vo, tanta Marienna,
Crâna fenna,
Lè fè prîssant de pâna :
Prède clli bocon de couenna...
La miné ie va sounâ.

L'a vu chaleu, la toupena,
Le bûro l'è eimpllièhî,
Budzî dan pè cllia cousena :
Ie faut dau taillî brelhî.
Betâde dein clliau croubelhie,
Vo, lè felhie,
Lè merveille et lè bougnet.
On n'è pas tâta-dzenelhie
Aô bounan ! faut de l'accouet.

L'è qu'âo bounan l'è la fîta !
Quand arreve la veillya
On lè vâi, cllieinneint la rîta,
Très ti clliau z'hommo maryâ
Que vant bâire dâi topette,
Dâi quartette,
Dau vîlhio et dau novî.
L'ant met lau balle carlette
Et s'ein baillant de djuvî.

Et de lè, dein lè carrâïe,
Lè fenne fant la veillya
Faut lè vère, accaratâïe,
Dèvesâ et barjaquâ.
Po sè baillî de la pince
Ie fant dinse :
Medzant dâi mouî de breci,
De bougnet... et pas lè crinse.
Aprî, pouant recoumeincî.

Per vè lo *pont* dau velâdzo,
Fèmalle et biau valottet
Vo z'ein fède dau tapâdzo
Ein danseint qu'onna serpet.
Hardi ! Louis, la Julie,
La Marie,
Et Tiennon, l'è la polka !
Et pu vo, Frèd et Sophie,
Hardi ! l'è la mazourka.

On ein fâ dâi racaffâïe. —
Quand s'ein vint, lo leindèman,
La fenna l'è eingonmâïe,
Lo bouîbo ie l'è tot bllian.
(Ah ! n'è pas ti lè dzo fîta.)
A la tîta
L'hommo l'a pardieu bin mau,
La fèmalla l'è mafîta
Et lo valet l'è râipau.

Marc à Louis.

Appétissant. — Dans une petite auberge où se trouve une boulangerie :

— Dites-moi, madame l'hôtesse, vous seriez bien aimable de faire bassiner mon lit.

— Des bassinoires, j'en ai point ; mais, écoutez, je vas vous y fourrer une grosse miche qui sort du four.

Le merveilleux dans les chiffres. — Jean Maillon a beau être un de ces êtres peu aimables et peu généreux que nos paysans appellent des « creblia-foumâre », cela n'empêche pas que chacun s'incline devant sa force de calculateur. N'est-ce pas lui qui disait l'autre jour :

— Les chiffres ont entre eux des rapports vraiment merveilleux ! Ainsi, tenez, en multipliant l'année de ma naissance par mon numéro du téléphone, puis en déduisant de ce produit l'âge de ma belle-mère, je trouve que la racine carrée du reste est exactement le numéro de ma maison.

VIEILLES FEMMES

Vieilles femmes, c'est le titre d'un livre de Philippe Monnier, dont il vient de paraître une nouvelle édition chez A. Jullien, libraire, à Genève.

Le *Conteur* n'a pas reçu ce livre ; donc il ne lui doit rien, et donc ce n'est pas à titre de bibliographie qu'il en donne aujourd'hui, à ses lecteurs, quelques lignes à titre d'avant-goût. Lisez-les, Mesdames, et vous aussi, Messieurs, car nous ne croyons pas qu'il soit possible de parler avec un esprit, un sentiment à la fois plus respectueux et plus délicats de ces vieilles femmes que tous nous aimons, mais d'une affection souvent trop conventionnelle, si nous pouvons ainsi dire.

Dans la lettre-dédicace, adressée à « son ami », l'auteur écrit ceci :

« ... Ces vieilles femmes dédaignées, avec qui vous autres jeunes hommes êtes simplement polis, m'ont retenu par un lien charmant, d'une grâce pleine de mélancolie. Leur résignation paisible, leur indulgence extrême, leur condescendance infinie m'ont touché droit au cœur. J'ai été sensible à leur poésie de soleil couchant. Je me suis aperçu combien elles réclamaient peu des autres, et qu'elles nous donnent en définitive ce que les jeunes femmes nous demandent. Je me suis aperçu encore que si elles étaient vieilles, elles n'en restaient pas moins femmes, et que si leurs cheveux étaient gris ou blancs, ils avaient été noirs ou blonds. Tellement que je suis devenu leur ami, ou comme tu dis leur amoureux.

» Je le regrette à peine. Il y a, mon ami, à fréquenter les vieilles femmes, outre un plaisir très vif, un profit très réel.

» Elles conservent de leur sexe ce qui est l'essentiel, et peut-être l'essence, d'aimables et tendres qualités de courtoisie, d'aménité, de bonté, que l'âge, bien loin d'altérer, a au contraire affinées, et que le grand poète Puvis connaissait bien, lui qui, ayant à figurer l' « Urbanité » aux voussures de l'Hôtel-de-Ville, y évoqua une vieille femme dans le geste d'offrir une fleur.

» Elles savent causer, et elles restent à peu près seules à se rappeler cet art adorable. Elles ont vécu, c'est-à-dire qu'elles ont aimé et souffert, et elles sont généreuses, à qui les aborde, du trésor de leurs expériences. Au prix de quelles larmes, qu'elles cherchent à cacher, elles ont acquis une clairvoyance sereine, cette science excusante des hommes et des choses qui est une surprise et qui est un bonheur. Si leur jeunesse est morte, leur affection demeure. Elles savent s'en servir. As-tu réfléchi à tous ces sacrifices obscurs, à toutes ces dévotions d'aïeules, qui ont entouré, qui ont souvent permis tant d'existences humaines, fût-ce la plus illustre ?

» Dans la guerre implacable que les deux sexes se sont toujours livrées, elles ont mis bas les armes, et leur âge les classe à une place intermédiaire, entre les rangs des combattants. L'homme n'est plus pour elles l'ennemi, celui qu'il faut vaincre ou séduire ; c'est l'enfant, celui qu'il faut défendre et protéger. Le peu de coquetterie qui leur reste, elles l'emploient à le garder près d'elles. Leur pâle sourire ne sert plus qu'à consoler.

» Plus proches de la vie, pour elles quasiment terminée, n'ayant point été comme nous distraites de son spectacle par mille besognes subsidiaires, ayant assisté de la pierre de leur foyer à ses graves phénomènes, elles en ont mieux compris la valeur et le prix. Elles vont mourir, et elles sont déjà illuminées de la lumière de l'au-delà qui vient. L'importance des contingences se fait relative dans leurs âmes dégagées. Leur parole emporte la solennité d'un enseignement éternel.

« Saintes Catherines et saintes Elisabeths, douairières et servantes, bourgeoises et pay-